



# Love love love - Revue de presse

Du mer. 5 au  
sam. 29 déc. 2018

**Service  
de presse Zef**  
01 43 73 08 88

Isabelle Muraour  
06 18 46 67 37

Emily Jokiel  
06 78 78 80 93

Clara Meysen  
06 75 45 65 55

[contact@zef-bureau.fr](mailto:contact@zef-bureau.fr)  
[zef-bureau.fr](http://zef-bureau.fr)

—  
**Relations presse Cie**

Francesca Magni  
06 12 57 18 64

[francesca.magni@orange.fr](mailto:francesca.magni@orange.fr)

—  
**Théâtre  
de Belleville**

01 48 06 72 34  
94, rue du Faubourg  
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville  
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

[theatredebelleville.com](http://theatredebelleville.com)

Tarifs  
Abonné.es 10€  
Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€  
(-1€ sur la billetterie en ligne)

# les inROCKS

## **Les 7 spectacles à ne pas manquer cette semaine**

**Rubrique hebdomadaire des spectacles à ne pas manquer du 5 au 11 décembre.**

### **Love Love Love, mise en scène Nora Granovsky**

Au Théâtre de Belleville jusqu'au 29 décembre, *Love Love Love* de Mike Bartlett est une occasion saisie par Nora Granovsky pour questionner l'effritement des utopies des années 60 en regard de la dure réalité de notre présent. Que reste-t-il des aspirations de la génération Peace and Love ?

Comment réinventer ce monde qu'avaient imaginé ceux qui sont devenus des grands-parents aujourd'hui ? Un parcours qui remonte le temps et l'histoire, prend prétexte de tribulations d'une fratrie britannique pour faire le point avec optimisme sur ce fameux Flower Power qui a fait long feu.



Avec *Love, Love, Love*, Nora Granovsky met en scène une famille presque banale, dans une pièce acérée et désespérée.

Nora Granovsky pose la question: « Que reste-t-il de la génération peace and love? », « pas grand-chose, et même rien du tout ». Au-delà de l'amertume voire de la désespérance. Artiste associée depuis 2012 à la Comédie de Picardie, elle met en scène *Love, Love, Love* de l'anglais Mike Bartlett (né en 1980). C'est l'histoire d'une petite famille qui traverse le temps, les rêves, les échecs. En trois séquences: 1967 et la jeunesse des protagonistes, 1990, la fin des années Thatcher, et 2011 et les incertitudes personnelles et politiques.

#### L'amour est un enfant de bohème

Dans *Love, Love, Love* l'amour est une vraie peau de chagrin. Qui rencontre un humour aussi vif qu'une passion. Les personnages évoluent, se glissent dans les fringues et les époques.

Bertrand Poncet, Juliette Savary, Emile Falk-Blin et Jeanne Lepers habitent tous les rôles.

Chacun fait résonner les grandes questions qui traversent les personnages et descendants de Mai 68, de Woodstock, des musiques qui ont accompagné, ces temps révolus. Mais lorsque aujourd'hui la fille plus que trentenaire, toujours sans mec, sans passion, convoque ses parents pour leur dire « achetez-moi une maison », que s'est-il passé? C'est l'unique moyen qu'elle a trouvé pour tenter de continuer à vivre et tenter de trouver une place, même modeste, dans une société du rejet. Son frère, en perpétuel ado, s'est arrêté de grandir dans sa tête.

Chacun, veut dire Bartlett, est dépassé par son ombre. L'existence pourrait s'écouler comme un ruisseau tranquille, ou un fleuve tumultueux, mais les aspérités des cinquante dernières années sont trop déstabilisantes. L'amour est toujours un enfant de bohème. Mais la bohème s'éloigne toujours plus. Reste le chaos des vies malmenées. Et un peu d'amour, peut-être.



### **Nora Granovsky, l'art de son temps**

Étrange de revoir ces temps-ci la pièce que Nora Granovsky avait choisie de mettre en scène, il y a plus d'un, à la Comédie de Picardie, à Amiens. Une scène conventionnée qui la soutient depuis plusieurs saisons comme artiste associé. Étrange et même troublant car, soudain, ce que l'écrivain anglais laisse sourdre en trois mouvements dans cette traversée de la Grande-Bretagne, de 1967 à 2011, nous paraît d'une brûlante actualité, en France même. C'est le propre des textes intéressants de se moirer de nuances différents, selon les époques, tout en demeurant puissants et pertinents. C'est le cas de cette pièce choisie par Nora Granovsky, femme de théâtre qui est aussi sensible qu'originale dans ses décisions, qu'il s'agisse d'élire un auteur ou de le mettre en scène. Sa compagnie a été créée il y a presque vingt ans et est implantée dans les Hauts-de-France. Nora Granovsky ne craint pas la différence et a toujours préféré les auteurs contemporains : Sibylle Berg, Marius Von Mayenburg, notamment.

**Des « sixties » à la dame de fer.** La pièce du Britannique Mike Bartlett, écrivain né en 1980 et très connu au Royaume-Uni, nous fait pénétrer dans l'univers d'une famille à l'époque du Flower Power. Cela commence du côté de la jeunesse Peace and Love qui écoute les Beatles. Sur un tourne-disque, comme ils sont aujourd'hui à la mode passe *Love, love, love ...* Deux frères, étudiants, l'un sérieux et l'autre beaucoup moins, Kenneth (Bertrand Poncet) et Henry (Émile Falk-Blin). Ce dernier attend sa copine, Sandra (Jeanne Lepers), tandis que le frangin, inscrit à Oxford, préfère trainer en fumant des joints, Sandra est séduite ... Un saut de quelque vingt années et l'on retrouve Kenneth et Sandra qui ne s'entendent plus tandis que les belles espérances se sont enfuies : des sixties à la Dame de fer, leur vie a passé. Toute joie s'est perdue. Quant aux enfants, Rose (Juliette Savary) et Jamie (Émile Falk-Blin), ils demandent des comptes ...

Traduit par Blandine Péliissier et Kelly Rivière, donné dans une scénographie et des créations vidéos de Pierre Nouvel revues pour l'installation au Belleville - plateau moins large -, le spectacle conduit avec fermeté par Nora Granovsky, excellente directrice d'acteurs qui s'appuie sur un quatuor de grande qualité, frappe aujourd'hui, on l'a dit, par les échos qu'il trouve dans la réalité française et les troubles d'aujourd'hui.

Bartlett use d'un style coupant, ne s'embarrasse pas d'explications. Il y a quelque chose d'une froide rigueur dans sa manière de regarder les personnages. Rien de démonstratif pourtant.

Nora Granovsky, elle, constante dans ses hantises, glisse du côté d'un onirisme troublant. Les comédiens font le reste : fortes personnalités qui ne détestent pas la discipline d'un long parcours de jeunesse à maturité ou d'un personnage à l'autre. Remarquable.

# la terrasse

**Nous l'avions quittée, il y a trois ans, dans l'univers de *Guillaume Tell*. C'est dans celui d'une famille anglaise de notre temps que nous retrouvons, aujourd'hui, la metteure en scène Nora Granovsky. L'artiste associée à la Comédie de Picardie crée *Love, love, love* de Mike Bartlett : une fresque familiale grinçante sur la désagrégation des utopies.**

C'était à l'automne 2014, à Amiens, sur la scène de la Comédie de Picardie. Nous découvrons le travail de la jeune Nora Granovsky à l'occasion d'un spectacle adapté de Schiller : *Guillaume Tell – Le Soulèvement*. Une création traversée par de belles énergies, mais encore un peu verte. Trois ans plus tard, l'univers de la metteure en scène (et directrice artistique de la compagnie lilloise BVZK) s'est affiné. On le retrouve à l'occasion de *Love, love, love*, une comédie en trois actes de l'auteur britannique Mike Bartlett (publiée aux Editions Actes Sud – Papiers) qui, de la fin des années 1960 au début des années 2010, suit l'évolution d'une famille. Il y a Kenneth (Bertrand Poncet) et Sandra (Jeanne Lepers), qui se rencontrent et tombent amoureux l'un de l'autre en 1967. Puis il y a Rose (Juliette Savary) et Jamie (Emile Falk-Blin), leurs enfants, dont on fait la connaissance adolescents, en 1990, avant de les retrouver à l'âge adulte, en 2011.

## **Des parents aux enfants : quelle idée de la transmission ?**

Dans une scénographie de Pierre Nouvel usant du juste nécessaire (il signe également les vidéos), la mise en scène de Nora Granovsky déploie sens du concret et entrain. Précise, centrée sur le jeu d'un quatuor d'acteurs talentueux, elle investit tous les espaces de drôlerie qu'offre le texte sans oublier d'éclairer ses parts de violence, de noirceur et de désespérance. Car *Love, love, love* est certes une comédie, mais une comédie acerbe. Les décennies qui passent mettent à mal les utopies dans lesquelles a baigné la jeunesse peace and love de Sandra et de Kenneth. Après onze années de thatchérisme, après la mondialisation aveugle née au tournant du XXIème siècle, l'avenir de Jamie et de Rose semble tout sauf serein. Contrairement à celui de leurs parents qui, installés dans le confort de leur retraite dorée, envisagent de vider leur compte en banque pour partir faire le tour du monde.

Quelle société et quelles valeurs ces survivants des Trente Glorieuses ont-ils transmis à leurs enfants ? L'heure des revendications vient à sonner.

Ce sera aussi l'heure des règlements de compte.



## **Love, Love, Love, chronique grinçante d'une génération désillusionnée.**

**Que reste-t-il cinquante ans après des rêves de la génération peace and love, de cette jeunesse dorée, droguée, qui rêvait d'un nouveau monde, plus juste, plus humain ? Pas grand chose, si on en croit la satire corrosive du lucide et brillant Mike Bartlett. S'emparant de ce texte acide, mordant, Nora Granovsky signe un spectacle piquant, ciselé, qui malgré quelques baisses de régime enchante.**

En 1967, dans un salon d'une banlieue de Londres, qui prend vie grâce à quelques meubles, quelques objets dispersés çà et là, deux frères épiloguent sur leur avenir, confrontent leurs points de vue différents sur la vie. L'ainé, Henry (étonnant Emile Falk-Blin) a tout du petit cadre étriqué, respectueux des règles. Il travaille dur pour un salaire de misère. Le benjamin, Kenneth (excellent Bertrand Poncet) est étudiant à Oxford. Brillant, dilettante et exubérant, il rêve d'ailleurs, d'une société sans barrières, tout en vivant au crochet de la société, de ses parents. L'arrivée de la perchée fiancée du premier, la très jolie Sandra (décalée et lumineuse Jeanne Lepers) va finir de creuser le fossé existentiel entre les deux frangins. Quelques joints, quelques baisers échangés, vont faire fi des codes familiaux, le plus jeune emballa la damoiselle et fuit la banalité du quotidien pour un monde fantasmé. Vingt ans plus tard, on retrouve nos deux tourtereaux. Ils sont mariés, vivent dans un pavillon de banlieue triste et morne et sont flanqués de deux enfants. Loin de leur rêve de jeunes adultes libertaires, le thatchérisme a eu la peau de leurs belles idées d'idéalistes. Survivants à haute dose d'alcool, ils ont fini par entrer dans le triste moule de la normalité. Niant leurs anciennes idéologies, le couple, caricature de la petite bourgeoisie, brûle les derniers feux de leur passion passée dans la tromperie anéantissant à jamais l'espoir d'un avenir radieux pour leur progéniture. Il faudra encore 20 ans, et des années de crise économique, pour que leur fille (épatante Juliette Savary), la quarantaine approchant, leur demande un solde de tout compte pour avoir bousillé sa vie, celle de son frère, le jour où ils ont abandonné de donner un sens à leur vie.

Avec un cynisme drolatique, une espièglerie noire, Mike Bartlett ausculte les maux de cette société utopiste des années 1960 qui n'a pas su aller jusqu'au bout de leur paradigme, s'adapter à l'agressivité économique. Les années passant, le sexe, la drogue et le rock'n roll consommés à outrance, leurs chimères consumées par la triste et banale réalité, les hérauts de la génération baba-cool se sont perdus en chemin et ont fini par s'enfermer dans tous les clichés qu'ils raillaient, combattaient. Plume acérée, le dramaturge anglais esquisse un portrait au vitriol de ces adultes sacrifiés sur l'autel de la mondialisation et signe une pièce douce-amère terriblement drôle, sensiblement mélancolique, que la mise en scène fine, enjouée, de Nora Granovsky souligne avec ingéniosité. Si parfois le propos de ce règlement de compte familial retombe faute d'un rythme soutenu sur la totalité du spectacle et se perd dans quelques digressions inutiles, l'ensemble séduit et nous attrape en plein vol nous obligeant à réfléchir aux idéaux, aux valeurs que nos parents nous ont transmises et à ceux, celles que l'on léguera à nos enfants.

Errants dans un monde de désillusions et de désespérances, nos quatre âmes égarées se débattent comme elles peuvent. La mère, admirablement campée par Jeanne Lepers, comédienne virtuose et déphasée, aux faux airs de Mélanie Laurent, se noie dans l'alcool et le sarcasme. Le père, un épicurien, qu'interprète avec ingéniosité et malice Bertrand Poncet, tente tant bien que mal de garder les pieds sur terre alors que son esprit est embrumé par trop d'herbes et de vin blanc. La fille, dans la peau de qui s'est glissée la surprenante Juliette Savary, essaie de survivre face à ses deux parents qui ne la comprennent pas et plonge dans les abysses de la dépression. Enfin, le fils, habité par le solaire Emile Falk-Blin, s'enfonce dans ses névroses et la neurasthénie.

Conquis par cet état des lieux grinçant et drolatique sur un monde qui s'est perdu dans les vapeurs de substances illicites et qui a engendré un monstre velléitaire, le public savoure avec un malin plaisir cette gourmandise acidulée, pétillante, un brin amer, cette critique hilarante d'une société en déshérence que quelques notes des Beatles viennent enchante.

**Love, love, love : les soixante-huitards sur le gril**

Au Théâtre de Belleville, Nora Granovsky s'empare de la pièce de Mike Bartlett et dresse, malgré quelques trous d'air, un portrait au vitriol d'une génération qui aura transformé son hédonisme de jeunesse en individualisme forcené.

1967. Alors que le Summer of Love bat son plein sur la côte ouest des États-Unis, les Beatles chantent *All you need is love*, spécialement écrite, sur commande de la BBC, pour « Our World », la première émission en mondovision, diffusée simultanément dans 26 pays à travers le monde. Au son de cet événement planétaire, dans le petit salon de son frère Henry qui l'héberge pour quelques temps, Kenneth fait la rencontre de Sandra, avec qui son aîné flirtait jusqu'ici gentiment. Les deux étudiants à Oxford ont 19 ans et se retrouvent sur plus d'un point. Fans de rock, amateurs de pétards, l'un et l'autre incarnent la soif de liberté d'une génération qui, en Grande-Bretagne comme ailleurs, cherche à s'émanciper, à briser les carcans sociaux bâtis par ses géniteurs, à transformer la société, voire le monde.

Flashforward en 1990. Confortablement installés dans leur petit pavillon de banlieue, Sandra et Kenneth s'apprêtent à fêter les 14 ou 15 ans – ils ne savent plus très bien – de leur fille cadette, Rose, en compagnie de son frère, Jamie. Le couple a perdu de sa fraîcheur et leurs idéaux de leur superbe. Plus qu'aux ravages de la routine, les deux anciens hippies, qui ont entre-temps fait la courte échelle à Margaret Thatcher, sont confrontés à une crise de foi, où le peace & love des origines s'est fracassé sur le mur de la réalité. Émoussé par la banalité du quotidien, il s'est mué en une guerre familiale intestine sans amour, mais avec son lot de tromperies aux conséquences déflagrantes.

Avec 2011 pour épilogue, année du règlement de comptes entre deux classes d'âge, celle des parents dorés et de leurs enfants sacrifiés, ce portrait du pendant britannique des soixante-huitards français est sculpté au scalpel par Mike Bartlett. Grâce à une plume acérée, trempée dans le vitriol à intervalles réguliers, le dramaturge britannique, lui-même né en 1980, éreinte une génération qui se sera placée au centre du monde, n'ayant d'autres préoccupations qu'elle-même. Elle aura bien vite oublié ses utopies de jeunesse pour profiter de la vague capitaliste et organiser le pillage affectif, économique, social et environnemental de la société au service d'un confort individuel dont ses membres ont tout le mal du monde à se satisfaire. Acerbe jusque dans son titre à l'ironie amère, la pièce monte en puissance à mesure qu'elle se construit et se referme avec la férocité d'un piège sur des personnages réduits en lambeaux par sa lame de fond des plus tranchantes.

Dans un décor volontairement spartiate conçu par Pierre Nouvel, la mise en scène, parfois trop sage et scolaire, de Nora Granovsky ne réussit pas toujours à éviter les trous d'air et à révéler le côté le plus aiguisé du texte de Bartlett. Très juste avec Juliette Savary et Émile Falk-Blin, sa direction d'acteurs se fait plus aléatoire avec leurs deux compères, Jeanne Lepers et Bertrand Poncet. Dans les rôles centraux de Sandra et Kenneth, ils optent pour un jeu maniéré qui entrave le côté naturaliste de la pièce et rend inutilement caricaturaux leurs personnages, alors que leurs faits et gestes, éloquents, suffisaient à instruire leur « procès » en inconséquence et en irresponsabilité. Monté plus radicalement, en jouant davantage avec les subtilités de la langue piquante du dramaturge britannique, Nora Granovsky aurait pu faire de *Love, love, love* un moment de théâtre renversant.

Il faudra se contenter de cet honnête résultat.



## **LOVE LOVE LOVE. LES ENFANTS AMERS DES ANNÉES SOIXANTE.**

La pièce de Mike Bartlett suit l'évolution d'une famille anglaise sur près d'un demi-siècle, des années 1960 aux années 2010. Corrosif et cruel.

Trois moments-clés jalonnent l'histoire de cette famille : 1967 et le Summer of Love ; 1990 et la fin des années Thatcher ; 2011 en forme de bilan désabusé. Lorsque l'histoire commence, Kenneth et Henry sont les enfants d'une famille sans histoire, comme il en existe des milliers à l'époque. L'un d'entre eux, le côté « propre sur lui », est resté dans le rang. Son frère, en rupture de ban, en révolte contre le monde que lui font ses parents, s'est installé chez lui. Ils ont tous deux autour de vingt ans, l'âge de l'émancipation. Au classicisme coincé de l'un répond le laisser-aller ironique et la nonchalance de l'autre, étudiant à Oxford.

### **Le grand rêve des sixties**

Voici que le premier en pince pour une jeune fille : féministe, impertinente, révoltée, décidée à vivre sa vie sans entraves. Il n'a pas encore fait l'amour avec elle mais il aimerait bien. C'est pourquoi il l'a invitée chez lui. Mais la présence de son frère va évidemment tout gâcher. La comédie de mœurs est aux portes car la jeune fille trouve son alter ego dans ce squatter qu'elle trouve, finalement plus sympathique et plus proche d'elle. La contestation et les remises en cause de cette époque sont de la partie : on fume, et pas seulement des cigarettes, on se libère dans une sexualité débridée, on fait parfois lit commun à plusieurs. Rien d'étonnant à ce que la jeune fille, faisant feu de tout bois, mène une danse séductrice entre les deux frères et poursuive un moment le rêve de les avoir tous les deux, ensemble, avant de finalement opter pour le second.

### **Conservatisme bon teint**

Quelque trente ans après, le couple Peace and Love s'est rangé. Il mène une vie sans histoire dans un pavillon hors de Londres. Le père a conservé, sous les oripeaux de la respectabilité bourgeoise, les apparences d'un non conformisme de pensée. La mère, petit chemisier blanc chic sur jupe noire au genou, a conservé sa manière péremptoire de voir le monde. Ils ont deux enfants, qui tirent à hue et à dia. Le garçon, un teenager des années 1990, se shoote à la musique rock et au téléphone portable. La fille vit ses premières amours contrariées. Les parents, débordés par leurs occupations, sont, pour leurs enfants, absents. La permissivité qu'ils ont gardée de leur jeunesse et qu'ils appliquent à leur progéniture est, naturellement, une catastrophe dans cette manière inimitable qu'ils ont d'imposer le permissif. L'anniversaire de la jeune fille qui réunit, pour une fois, toute la famille, sera le catalyseur qui fait craquer l'équilibre apparemment sans histoire de la cellule familiale.

### **Un monde qui craque**

Vingt ans s'écoulent et nous voici transportés dans la campagne anglaise. La jeune fille a convoqué sa famille dispersée – le père et la mère sont séparés, le garçon vit avec son père – dans un but que les autres ignorent. Sous le regard toujours compréhensif et bienveillant de son père, le jeune homme a sombré dans la débilité. La réunion sera l'occasion du grand déballage entre ces parents qui se rejouent leurs années de vingt ans et ces enfants laissés sur le carreau, sans espoir d'en sortir. L'espoir de réformer le monde était né avec le premier programme télé en Mondovision, préfiguration du village planétaire. Il correspondait encore au rêve de faire tomber les barrières par un universalisme bienveillant. La Grande-Bretagne avait choisi les Beatles, symbole de la modernité et de la montée de la jeunesse, comme porte-parole. Un demi-siècle après, l'espoir de réformer le monde a pris du plomb dans l'aile. Les « libres enfants de Summerhill » ont le blues. Les fantômes des Beatles ont beau revenir, ils ne sont plus qu'une chimère dans un monde où, pour les jeunes générations, l'amour est mort, la désespérance ou la fuite dans la folie un pain quotidien. Le rire est devenu jaune...

Au-delà du contexte d'origine de la pièce – le Royaume-Uni et cette vision de Londres dans les années soixante qui en font la capitale de la pop, de la mode et du design – ce huis clos familial nous renvoie, à l'heure où l'on célèbre le demi-siècle de mai 68, à la question lancinante que les enfants d'aujourd'hui adressent aux baby-boomers : qu'avez-vous fait de votre vie ? qu'avez-vous fait de notre vie ? Un immense sentiment de gâchis né sur un lit de fleurs...





## **Love, Love, Love, que reste-t-il de notre insouciance ?**

C'est par cette chanson des Beatles que débute cette création de Nora Granovsky d'une pièce inédite de l'Anglais Mike Bartlett. Quatre jeunes comédiens épatants balayent des tranches de vie depuis les années 70 à nos jours, sur fond de névroses libertaires et de luxe mal digéré. Passionnant et déroutant à la fois.

### **Une écriture cinglante**

Henry attend sa petite amie Sandra tandis que son frère Kenneth, censé suivre les cours de l'Université d'Oxford, se la coule douce dans son canapé, avachi sur un verre de whisky. Le premier est sérieux, travaille déjà et écoute de la musique classique. Le second est jouisseur, paresseux et plus rock, mais a l'avantage de plaire à Sandra qui débarque de manière totalement libre et délurée. *Love, Love, Love* des Beatles fait vibrer le tourne-disque, et quelques joints plus tard ils se retrouvent tous deux enlacés et à moitié nus, au grand dam de Kenneth. Les dialogues de Mike Bartlett sont cinglants à souhait, vifs, d'un humour vachard et envoient des flèches qui percutent le réel en le cernant de plus près. On retrouve ensuite les personnages, vingt ans plus tard, en 1990 sous Margaret Thatcher, installés bourgeoisement dans un quartier résidentiel lors d'un anniversaire qui va mal tourner.

### **Des comédiens épatants**

Scènes violentes, échanges trépidants, tirades assassines, la saveur de ce texte acide est porté par un quatuor de jeunes comédiens que Nora Granovsky dirige de manière très juste, très libre, qui fait penser au groupe TgStan. Jeanne Lepers, grande fille au corps élastique et au regard fluorescent, est de ce point de vue assez sensationnelle, d'un engagement et d'une présence sans temps mort, terrible et drôle à la fois dans le personnage de la mère, égocentrique et hystérique. Plastique lui aussi, d'une finesse et d'une intelligence de jeu remarquable, Bertrand Poncet passe du beatnik de luxe au père de famille désaxé mais sacrément cliché, tandis qu'Emile Falk-Blin, présence féline et sauvage, devient le fils précoce et marginal, héritier de la névrose familiale.

### **Le règlement de compte des héritiers**

De quel monde les enfants des soixante-huitards héritent-ils ? Et où sont passées les utopies de leurs parents ? Juliette Savary, qui joue Rose, la jeune violoniste malheureuse en amour, viendra dans la dernière partie, à l'époque actuelle, celle des subprimes et des retraites capiteuses, demander des comptes à ses parents, réclamer elle aussi une part du gâteau familial. Dans ce spectacle des égoïsmes successifs, l'auteur pointe aussi une crise des valeurs sociales, des parents qui se comportent comme des enfants et vice versa, un manque de responsabilité à tous les niveaux. Du théâtre remue méninges qui nous réjouit par sa vitalité et qui va droit au but, comme sur un ring de boxe, plaisir du spectateur garanti.

# TouteLa Culture •com

Au Belleville est repris, pour notre plaisir de théâtre la pièce anglaise LOVE LOVE LOVE de Mike Bartlett. On y retrouve dans une mise en scène élégante de Nora Granovsky la chronique grinçante d'une famille anglaise de 1967 à 2011.

La chanson Love Love love des Beatles fut la bande son de la prometteuse génération des années 60. Mike Bartlett dresse, amer, cinquante ans plus tard l'état des lieux. Magnifiquement mise en scène par Nora Granovsky, le constat est terriblement drôle mais sinistre. Que reste-t-il de la génération baba-cool et de leurs utopies, et notamment, du rêve d'une société plus juste, plus libre et plus fraternelle ? Mike Bartlett, lucide dresse le portrait au vitriol d'une famille britannique en trois dates et en trois tableaux.

Le propos est délicieux de cruauté. Bartlett ne croit ni à la rédemption de la génération des parents ni à son salut par la génération suivante. La scénographie esthétisante et minimaliste de Nora Granovsky est percutante. Elle fait la part belle à l'interprétation. Belle idée, car les quatre comédiens sont épatants. Jeanne Lepers, la mère, est absolument éblouissante dans une partition caractérielle et egocentrée. Elle colore toute la pièce et sa force comique. Émile Falk-Blin alterne les rôles avec brio; Bertrand Poncet, formé au TNS est un grand acteur tandis que Juliette Savary remplit admirablement son emploi. Les deux heures seront vite passées en leur compagnie à rire et à redécouvrir à rebrousse-poil une terrible réalité.



En trois périodes, année 1967, 1990 et 2011, l'auteur anglais Mike Bartlett raconte l'épopée de vie d'un couple d'anglais issu de la mouvance baba cool. « All You Need Is Love », l'hymne romantique des Beatles, sert de socle à cette histoire d'amour sur un fond de critique acerbe de la génération post-soixante-huitarde, décrite ici avec cruauté mais aussi avec une sorte d'envie, de jalousie pour une époque idéalisée, qui donnent au spectacle toute son humanité.

C'est le ton ironique et distancié, un ton classique pour une partie des écritures dramatiques anglaises, qui donne tout le sel à ce spectacle. Des répliques sans concessions pavent toutes les scènes. Les personnages dans leurs fiers égocentrismes sont d'une force incoercible. Les dialogues écrits dans un langage très réaliste sont autant de piques, de traîtrises, de violences masquées qui sont sous-tendus par un humour jubilatoire.

La mise en scène de Nora Granovsky donne une belle dynamique à la pièce. La simplicité et une belle occupation de l'espace sont les éléments forts de ce montage. La scénographie : des décors réalistes devant un grand panneau translucide, permet de passer efficacement d'un lieu à un autre, d'une époque à une autre, grâce également à des vidéos judicieuses. Et l'on se sent proche de ces quatre interprètes qui jouent les différents personnages et surtout les différents âges du couple que l'on suit de 17 à plus de 60 ans. Des interprétations très belles, très réussies, qui rendent crédible ce vieillissement (ou au contraire ces rajeunissement) sans avoir besoin de grimage, postiches et surjeu. Si cela peut troubler les adorateurs du réalisme, cela me semble au contraire un aiguillon supplémentaire et un plus pour l'écoute du texte.

On peut dire sans vouloir polémiquer que Mike Bartlett n'a absolument rien compris aux changements sociaux, mentaux et moraux provoqués par la jeunesse des années soixante, et de ce vent de liberté d'esprit et de mœurs qui bouleversa le monde occidental. Ce n'est d'ailleurs pas l'objet de la pièce qui n'est pas politique. Il extrait juste de cette époque fantasmée des personnages caricaturaux qui ne pensent qu'à la défonce et à la baise, rien d'autre. Un homme et une femme qui deviennent parents, anciens hippies devenus bons bourgeois mais avec un esprit libéral qui sème le désordre dans l'éducation des enfants.

Et c'est cela qui tient la pièce en haleine : l'espèce de fascination pour ces deux-là, aussi cérébraux qu'animaux, qui ont tiré leur épingle du jeu social et économique, sans écoper des problèmes de consciences dont la génération suivante est victime.

Bref, de splendides exemplaires merveilleusement égocentrés.



Que sont les idéaux de la génération 68 devenus ? Quel est l'héritage de cette jeunesse Peace & Love et en quoi nous aide-t-elle à mieux comprendre notre monde actuel ? Comment se construit-on en rupture avec ses parents quand ceux-ci se comportent comme d'éternels adolescents ? C'est en suivant pendant près de 50 ans un couple de baby boomer et ses enfants, à 3 moments clefs de leur histoire correspondant aux 3 actes de sa pièce que Mike Bartlett tente dans *Love, Love, Love* de répondre à sa manière toute britannique à ces épineuses questions : avec humour mais sans concession et sans se départir d'un cynisme qui verse parfois dans la critique acerbe voire désenchantée, le tout rythmé par la musique. Car la musique dans *Love, Love, Love* joue un rôle primordial, illustrant à chaque tableau mieux que mille mots l'état d'esprit d'une époque, portant en quelques notes et accords l'essence même d'une génération. La pièce s'ouvre en 1967 dans une collocation enfumée du *Swinging London* où deux frères, Kenneth et Henri, attendent une jeune fille, Sandra, en écoutant les Beatles. Quelques joints et envolées lyriques pseudo-philosophiques plus tard, Sandra et Kenneth s'amourachent l'un de l'autre. La vie leur tend les bras, tout semble possible. 1990, fin de l'ère Thatcher, autre lieu autre ambiance. La pop rock sucrée a cédé le pas au grunge, beaucoup plus en phase avec le contexte social. Kenneth et Sandra sont les parents névrosés de deux adolescents en pleine puberté, Rose et Jamie, et se déchirent dans leur pavillon d'une petite ville dortoir sur fond d'alcool mondain et d'adultère mesquin, sans vraiment se soucier de l'impact que cela peut avoir sur leurs enfants. Leur jeunesse libertaire n'aurait-elle accouchée que d'une souris nombriliste ? 2011, l'heure des bilans et de la solitude hyperconnectée, où l'on inonde les réseaux sociaux de selfie et où la musique électronique se vit en transe et seul. Rose 40 ans, dépressive chronique, convoque toute la petite famille dans la maison de campagne de son père qui y vit avec Jamie, jamais totalement remis du divorce de ses parents et devenu un garçon sensible voire lunaire. Il est temps pour Kenneth et Sandra d'enfin rendre des comptes. Mais chaque génération ne se construit-elle pas dans le reniement de la précédente ? La mise en scène de Nora Granovsky, en jouant l'onirisme plus que le réalisme par quelques détails scénographique, réalisés par Pierre Nouvel, particulièrement bien trouvés (fond en verre fumé permettant de jouer sur deux niveaux de profondeur et sur sa transparence troublée, projections vidéo, effets de lumières de Fabien Sanchez et sonores de Antoine Pesle, permet au spectacle de dépasser le simple drame familial et lui offre une dimension sociétale qui ouvre la réflexion et apporte une toute autre dimension. Les transitions musicales et visuelles permettent d'installer habilement le spectateur dans une époque et un état d'esprit tout en maintenant une certaine fluidité que les changements de décors dans le noir auraient pu facilement casser. La distribution resserrée est l'autre atout de ce spectacle. Si Bertrand Poncet a du mal à être convainquant en Kenneth de 19 ans, il est par contre assez bluffant en père de famille dépassé et en retraité bon teint bon oeil tandis que sa partenaire et complice, Jeanne Lepers, interprète une Sandra toujours au bord de la crise de nerf mais qui peut être tout à la fois odieuse et hilarante. Le choix de ne pas les grimer alors qu'ils avancent en âge questionne très justement leurs comportements d'éternels adolescents et est donc plutôt bien vu. Juliette Savary est d'une grande justesse en adolescente ingrate puis jeune femme désabusée tandis qu'Emile Falk-Blin incarne parfaitement un Jamie préadolescent je-m'en-foutiste devenu jeune homme neurasthénique. Un spectacle qui sait être un bon divertissement au service d'une vraie réflexion. Le genre de pièce dont on discute à la sortie en famille ou entre amis.

---

# ÉT VDES

---

REVUE DE CULTURE CONTEMPORAINE

Cette pièce, publiée en Angleterre en 2011 et traduite en France en 2017, a été créée en 2017 par Nora Granovski. Elle embrasse trois périodes, bien circonscrites par la scénographie de Pierre Nouvel : 1967 à Londres (premier tableau), le swinging London, les Beatles (dont le *All you need is love* donne le titre à la pièce), la contestation, la mondovision ... et l'idylle entre deux étudiants d'Oxford (Sandra, la bourgeoise délurée : Jeanne Lepers et Kenneth, l'intello cool : Bertrand Poncet, qui séduit à l'occasion d'une soirée la copine de son frère, Henri : Emile Falk-Blin) ; 1990 (deuxième tableau), à Reading, Kenneth et Sandra ont deux enfants, s'ennuient, boivent, se trompent et se séparent finalement sous les yeux de leurs enfants de 8 et 14 ans : Rose (Juliette Savary), Jamie (Emile Falk-Blin) ; 2011 (dernier tableau), dans un cottage cossu en plein campagne, la famille se retrouve alors que les parents sont retraités et que les enfants galèrent pour trouver un emploi stable et rémunérateur. Le résumé de la fable ne rend pas compte du registre particulièrement acide, sans jeu de mots, caustique voire cruel d'une pièce qui rappelle ça et là le cynisme drolatique des pièces de Pinter. Elle est néanmoins fortement structurée par une opposition sociologique et critique entre parents babyboomers et enfants de la génération Y. La distribution, un peu déroutante à première vue, trouve finalement sa justification de ce point de vue : le jeu, très ancré, très terre-à-terre en un sens – et dans le bon, voire le très bon – d'Emile Falk-Blin (Henri, mais surtout Jamie) et de Juliette Savary (Rose) contraste avec l'ironie dandy et la légèreté déconcentrée des parents (Bertrand Poncet et Jeanne Lepers : Ken et Sandra) sans aucun doute superficiels par profondeur, comme le finale semble nous le suggérer. C'est cette opposition très réussie qui marque et interroge le spectacle à la liaison du texte et de sa représentation : si les uns restent comme en suspens autour de leur personnage, toujours à distance, sans forcer ni même y croire complètement ; les autres forcent l'incarnation naturaliste comme pour exister enfin, proposant ainsi un magnifique contraste qui fait jouer avec bonheur sur le plateau la configuration proposée par l'auteur. Quant à l'orientation idéologique de la pièce, de toute évidence, elle penche du côté des soixante-huitards : le couple déjanté, même rangé, impose son ton et son tempo à l'ensemble de la pièce à tel point qu'elle semble écrite si ce n'est pour eux du moins à partir d'eux. Malgré leur égoïsme, leur cynisme et toutes les mauvaises raisons qu'on peut avoir de les aimer, les personnages irresponsables de Sandra et de Ken, nous intéressent finalement bien davantage que les récriminations de Rose en adolescente ingrate, en jeune femme isolée et plus encore que la déchéance intellectuelle pathétique de son frère neurasthénique, l'enfant brillant broyé par les affres du divorce de ses parents. *The winner takes it all...*



« Un titre à fredonner sur l'air culte des Beatles... 1967 à 2011 : scan d'une génération.  
À travers le huis clos d'une cellule familiale, la pièce d'une justesse jubilatoire donne à voir des individus en proie à leurs problématiques existentielles... »

Ce magistral huit-clos familial ne vous laissera pas de marbre... Laissez-vous emporter dans ce voyage dans le temps, musical, sensuel et profondément moderne et audacieux. Des swinging sixties aux années 1990, de Londres à la (trop) tranquille banlieue de Reading, une famille s'aime et se déchire. Entre la « Love generation » et la génération Y (ceux nés entre les années 1980 et 2000), l'incompréhension est totale...

Ces personnages paumés, interprétés par un fantastique ensemble d'acteurs, nous font réfléchir avec brio sur notre propre existence.

Jeanne Lepers et Émile Falk-Blin crèvent littéralement la scène. Quant à la scénographie et à la mise en scène de Nora Granovsky, qui adapte la pièce du Britannique Mike Bartlett, on ne saurait mieux la complimenter qu'en fredonnant les airs très « brit pop » en sortant de la pièce.

Love, Love, Love...

# GT CULTURE-TOPS

CRITIQUE DES ÉVÉNEMENTS CULTURELS

Une chanson culte des Beatles et un air à fredonner donnent le ton de la pièce et son époque. Acte I : le summer of love et sa génération « peace and love ». Acte II : 1990, la fin des années Thatcher et son traumatisme libéral. Acte III : 2011, la crise des valeurs et une incertitude politique qui annonce le Brexit. Dans cette onde de choc d'une société en plein bouleversement, comment évolue une famille anglaise pendant plus de 40 ans.

La traduction en français nous permet d'appréhender les différents épisodes avec le maximum de justesse et de compréhension, et de vivre en immersion dans cette famille la « crise de la civilisation », qu'elle soit anglaise ou française.

L'écriture de l'auteur, Mike Bartlett, concise et percutante, dynamite cette famille anglaise à trois moments clés de sa vie : la rencontre, l'explosion et la destinée des enfants. Même si elle se déroule des années 60 à nos jours, l'histoire de ces individus en proie à leurs doutes existentiels, leur égoïsme, leurs problèmes d'argent, s'adresse à toutes les générations qui cherchent leur équilibre entre utopie et matérialisme.

La création puis la déconstruction de cette famille préfigure l'éclatement du modèle familial, le repliement sur soi et la difficulté à vivre ensemble.

La pièce nous parle de la façon de vivre nos rêves. En cette période de grand désenchantement qui pousse les plus défavorisés à de violentes exactions, la pièce nous plonge dans une mise en abyme du réel : comment l'intime illustre-t-il la politique et s'empare du réel pour le soulever, le bouleverser et tenter de mettre sur pied un monde meilleur.

La pièce est portée par des comédiens très investis dans leur rôle, malgré quelques petites chutes de tension. Ils incarnent tous les quatre, pendant près de 50 ans, des personnages qui semblent voir défiler leur vie plus qu'ils ne la maîtrisent.



# EN DÉCEMBRE AU TDB

**DÉSOBÉIR**  
**LE MONDE ÉTAIT DÉJÀ**  
**DANS CET ORDRE-LÀ QUAND**  
**NOUS L'AVONS TROUVÉ**

De Mathieu Riboulet  
Conception et mise en scène  
Anne Monfort

**BÉRÉNICE**  
**PAYSAGES**

D'après Jean Racine  
Mise en scène Frédéric Fisbach

## PROCHAINEMENT

**BIENVENUE EN CORÉE DU NORD**

Création collective - Mise en scène Olivier Lopez

Jan.

**QUI VA GARDER LES ENFANTS ?**

Création | De et par Nicolas Bonneau - Mise en scène Gaëlle Héraut

Jan.>Mar.

**KING LEAR REMIX**

Création | D'Antoine Lemaire - Mise en scène Gilles Ostrowsky et Sophie Cusset

Jan.

**UNE VIE POLITIQUE,**  
**CONVERSATION ENTRE NOËL MAMÈRE**  
**ET NICOLAS BONNEAU**

Création | Conception Nicolas Bonneau - Avec Noël Mamère et Nicolas Bonneau

Fév.

**MARADONA C'EST MOI**

De Julie Roux - Mise en scène Étienne Durot

Fév.

**LE BOIS DONT JE SUIS FAIT**

Création | De Julien Cigana et Nicolas Devort - Mise en scène Clotilde Daniault

Fév.>Mar.

**ONCLE VANIA FAIT LES TROIS HUIT**

De Jacques Hadjaje - Mise en scène Anne Didon et Jacques Hadjaje

Mar.

**MOULE ROBERT**

De Martin Bellemare - Mise en scène Benoit Di Marco

Mar.>Avr.

Tarifs • Abonnés 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)

M° Goncourt / Belleville  
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com  
01 48 06 72 34